

FEUILLETON DU "SAMEDI", 22 DÉCEMBRE 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

XXIV. — UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

(Suite)

Il est vrai que l'épaisse lame de fer qui le terminait en faisant massue redoutable entre ses mains. Mais que pouvait un pareil instrument contre des hommes munis d'armes à feu ?

— On ne tue pas les femmes, se dit-il pour se rassurer.

Et dressant sa haute taille, sa barbe épaisse, ses cheveux flottants lui donnant un air d'énergie sauvage il attendit les cavaliers, fixant sur eux son regard intrépide.

Ceux-ci avaient brusquement ramené les rênes de leurs montures en l'apercevant. Celui des voyageurs qui venait le dernier parut adresser rapidement quelques paroles à ses compagnons, et le canon d'un pistolet parut également dans sa main.

Christie se mit à rire. Il avait donc l'air bien terrible qu'il en imposait de la sorte à des cavaliers portant épée, pistolet et le reste ?

Il voulut montrer qu'il n'avait aucune intention hostile et se rassit, comme un voyageur fatigué.

Cependant, il considérait attentivement les inconnus.

— C'est singulier, murmura-t-il, le dernier semble avoir une vilaine allure que je connais.

Intrigué, ne sachant s'il devait s'inquiéter ou se réjouir, il cherchait à discerner ses traits cachés pas ses compagnons.

L'homme d'armes s'aperçut alors que le cavalier du milieu paraissait être désarmé. Il vit flotter la corde qui reliait de chaque côté le mors de son cheval à celui des deux autres hommes.

— Mais c'est un prisonnier, pensa-t-il. Je ne me trompe pas, ses mains sont même attachées. Que signifie ceci ?

Au temps de ses chevauchées, l'homme d'armes avait joué plus d'une fois au redresseur de torts.

Son premier mouvement fut de se préparer à s'interposer, à interroger les cavaliers sur le droit qu'ils avaient de conduire ainsi ce captif.

Mais son regard se tourna vers Ketty ! il avait charge d'âme, il ne devait plus penser qu'à la sûreté de celle que le ciel lui avait donnée.

Puis, dans le dénûment où il se trouvait, que pouvait-il faire ?

— S'il est possible de montrer une telle barbarie ! marmonna-t-il cependant. Presque un enfant !

Mais à mesure que voyageurs approchaient, l'expression du regard de Christie de Clinthill changeait. Sa pupille se dilatait ; une émotion extraordinaire, une stupeur profonde, troublée, s'y lisait.

— Est-ce ma vue qui est trouble ? murmura-t-il. On dirait on dirait qu'il y a sur ce jeune homme quelque chose de mon ancien maître du chevalier d'Avenel.

Une dizaine de pas tout au plus le séparaient des cavaliers.

Devant son attention extrême, celui qui marchait à l'arrière-garde fit obliquer son cheval.

— Holà ! toi, cria-t-il au piéton. écarte-toi si tu ne tiens pas à recevoir une balle de mon pistolet.

Son mouvement l'avait découvert.

Au son de sa voix, à sa vue, un cri terrible, un cri effrayant, dont tremblèrent les échos des montagnes, jaillit de la poitrine de Clinthill.

— Stewart Bolton ! Dieu nous met donc enfin de nouveau face à face ! Stewart Bolton ! Mais quel est ce prisonnier ? Ah ! si Julien d'Avenel n'était pas mort.

A cette apostrophe foudroyante, à l'éclat de cette voix de tonnerre, l'espion avait lui aussi reconnu son terrible vis-à-vis.

Une pâleur livide se répandit sur ses traits.

— Christie de Clinthill ! bégaya-t-il avec l'accent de l'épouvante. Malédiction sur nous !

Et il s'était rejeté de côté, dans sa lâche terreur, derrière les cavaliers.

Car c'était bien l'ancien intendant, le traître méprisable, et les deux estafiers qui conduisaient entre l'enfant capturé auprès du

manoir de Claymore. Dans son épouvante, il n'avait même pas songé à faire usage du pistolet qu'il tenait à la main.

Christie de Clinthill, venait-il de bégayer. Christie le redoutable et bon guerrier que le traître avait pris soin de rappeler lui-même à Julien.

Et le soldat venait de prononcer le nom du fils de Walter d'Avenel.

Les yeux distendus du jeune captif s'étaient attachés avec une expression indicible sur le colosse.

— Christie de Clinthill, cria-t-il d'un accent suprême, Christie Julien d'Avenel n'est pas mort. Je suis Julien encore vivant !

Tout cela avait duré ce que dure l'éclair. A ces paroles de Julien, Stewart Bolton retrouva sa présence d'esprit.

— Tue ! tue ! hurla-t-il.

Et son pistolet s'abaissant sur l'ancien écuyer, du feu en jaillit.

Le bruit d'une détonation roula, formidable d'écho en écho, un cri de femme, angoissé, mêlé à lui.

Ce cri, c'était Ketty qui, croyant son mari atteint, venait de le pousser. Et en même temps, surgissant du milieu des rochers où elle avait été invisible jusqu'alors, elle partit dans un élan fou, irraisonné, vers le compagnon de sa vie.

Christie secoua sa forte tête. Il était touché en effet, mais de la simple blessure qui met les lions en colère.

La balle de l'espion avait rencontré le manche du hoya, et, glissant sur le bois, lui avait entamé l'épaule. Il eut un rire terrible.

— Tu vises mal, bandit ! Un pistolet qui a manqué son coup n'est plus qu'un chien édenté. Malheur à toi !

Les estafiers carolés par Bolton étaient des hommes d'embuscade admirables. Ils avaient agi merveilleusement dans le guet-apens qui avait fait tomber Julien et Marguerite en leur pouvoir.

Attendre un homme dans un endroit caché, bondir et lui planter leur couteau dans le dos avant qu'il ait eu le temps de se retourner : ils n'avaient pas de rivaux pour cela.

Mais la lutte face à face, en plein soleil, n'était pas leur élément.

A l'exclamation pleine de menaces du géant, à son redoutable aspect, car il était semblable à quelque sauvage habitant des forêts, ils avaient serré les rênes, inquiets et troublés.

Et tandis que Stewart Bolton poussait sa clameur de mort, ils promenaient leur œil hagard sur le chaos des rocs qui les environnaient, s'attendant à voir surgir quelque bande hurlante dont le géant était peut-être le chef.

La détonation qui venait de retentir, accrue par la répercussion des montagnes, augmenta leurs craintes, et ils serrèrent leurs pistolets dans leur main crispée, n'osant pas les décharger sur l'homme que désignait leur chef, redoutant d'en avoir besoin pour se défendre tantôt contre d'autres ennemis.

Ce moment d'incertitude, cette minute de répit permirent à Julien de considérer la femme qui venait de s'élaner.

Stewart Bolton, en faisant revivre pour lui le passé, avait effacé totalement le mur noir élevé autrefois devant son souvenir. Et le passé, en lui étant rendu, était revenu tout entier un passé qui, pour lui, semblait dater d'hier.

Ketty était comme beaucoup de femmes qui, arrivées près de l'été de leur vie, restent des années sans vieillir, sans changer.

Julien regardait avidement ses traits. Et un nom, brusquement, jaillit de ses lèvres :

— Ketty !

Et ne sachant même plus que des liens le retenaient à ses géoliers, décidé à lutter, à se ranger du côté des défenseurs que le destin lui envoyait, il frappa violemment sa monture du talon.

Son cheval détendit ses jarrets : mais, retenu par les cordes qui reliaient de chaque côté son mors à la selle des deux estafiers, il se cabra.

Le meunier du Moulin-Joli avait entendu son nom poussé par le fils de son ancien seigneur.

Julien venait de la reconnaître, de la nommer. De même que Christie, elle ne pouvait plus douter.

D'ailleurs, l'émotion virile, le désir de combattre mettait dans les yeux de l'enfant une flamme nouvelle. Et maintenant, vraiment oui, c'était le regard de Walter d'Avenel.

— Oui, c'est bien lui ! clama Ketty saisie dans sa pitié de femme. C'est bien Julien d'Avenel !

Stewart Bolton, devant ces péripéties qui se déroulaient, se succédaient avec la rapidité de la foudre, sentit sa rage, doublée d'épouvante devant la possibilité du châtement, atteindre à son apogée.

— Feu donc, vous autres, misérables lâches ! hurla-t-il à ses compagnons. Auriez-vous peur d'un seul homme ?

Un seul homme, disait-il ? En effet, personne autre n'apparaissait.

Mais Ketty s'était élancée : elle portait un couteau sous ses jupes, celui de Christie.

Une femme : les pistolets des estafiers n'étaient pas pour elle, pouvant être plus utiles envers d'autres.

Le premier de ces deux bandits poussa son cheval, pour la renverser sous ses sabots.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

VIN MORIN "GRESO-PHATES"

Guérit sans retour toutes les maladies de la Gorge ou des Poumons : Toux, Bronchite, Catarrhe, Grippe, Enrouement, Diphtérie et Consomption.

Agents pour les Etats-Unis : GEO. MORTIMER & CIE. Central Wharf, Boston, Mass.